



## NOTRE-DAME DE PARIS

---

### I

*Ave gratia plena.*

Je vous salue, pleine de grâce.

Quand, il y a dix-huit siècles, l'archange Gabriel, par l'ordre exprès de Dieu, venait annoncer à la Vierge Marie qu'elle était choisie pour être la mère du Messie et la saluait pleine de grâce, *Ave, gratia plena*, c'était la première fois qu'un des princes de la milice céleste s'inclinait ainsi devant un enfant d'Adam.

Dans cette démarche de l'archange Gabriel, dans ces paroles et dans ce respect, il y a l'expression d'un culte pour la Vierge Marie tel, que la foi chrétienne, dans son enthousiasme filial le plus ardent, n'a rien trouvé de plus.



Et chaque jour, quand la cloche matinale se fait entendre, mêlant ses sons pieux aux premières lueurs de l'aube, le chrétien répète la salutation de Gabriel et dit : Je vous salue, Marie, *Ave Maria*.

Et quand l'astre qui nous éclaire a fait la moitié de sa course, la cloche tinte une seconde fois et le chrétien répète : Je vous salue, Marie.

Enfin, quand le soir allonge les ombres dans la plaine, et que le soleil éteint ses derniers feux, la cloche salue le départ du jour comme elle a salué son lever, et le chrétien redit encore : Je vous salue, Marie, *Ave Maria*.

Que de sublimes inspirations ont été puisées dans cette angélique prière !

Qui ne connaît pas l'Angelus du peintre Millet ?

Le grand artiste, s'inspirant de cette scène chrétienne, qu'il avait sans doute contemplée en Bretagne, a fait prier la toile ; ce jour-là, il s'est surpassé lui-même, il a été sublime.

Rappelons ce tableau : La nuit tombe sur une plaine sans fin. On distingue à l'horizon, au milieu des lueurs du crépuscule, la forme vague d'un clocher de village. Sur le premier plan, deux personnages seulement ; c'est un couple de jeunes époux qui travaillent. Ils ont déposé, pour un instant, à côté d'eux, leurs instruments de peine ; l'Angelus sonne ; on le comprend : ils baissent la tête l'un et

l'autre et prient. La prière du jeune homme est plus grave et plus profonde, celle de la jeune femme, plus douce et plus tendre ; on sent que c'est une mère qui parle à une autre mère. En les voyant ainsi tous deux, on prie avec eux : il y a là quelque chose de céleste.

Oh ! si l'art savait toujours se tenir dans ces hauteurs !..... Comme le sentiment religieux élève les élans du génie ! Sans doute, il y a d'autres sentiments légitimes en ce monde, mais n'ont-ils pas toujours quelque chose de terrestre, et l'art n'est-il pas un fils du Ciel ?...

Interrogez les grands peintres, ils vous diront ce qu'ils doivent à cet idéal que leur rappelle la Vierge Marie, cette apparition de l'humanité divinisée pour ainsi dire dans la personne de la mère du Christ !

C'est ce souffle chrétien qui animait les grands architectes du moyen-âge ; c'est le culte de la mère de Dieu, qui a inspiré leurs œuvres les plus sublimes : Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Reims, Notre-Dame d'Amiens, Notre-Dame de Paris.

Il y avait alors un invincible amour pour cette patronne des âmes élevées, cette consolatrice des affligés, ce refuge des pécheurs.

Le marbre et la pierre traduisaient ces sentiments de la piété filiale envers celle que tout chrétien appelle sa mère.



Une cathédrale gothique, consacrée à la Vierge Marie, Notre-Dame de Paris, par exemple, n'est-elle pas un magnifique mois de Marie ? Quel hymne admirable écrit avec la pierre ! Nous en étudierons chaque soir les strophes sublimes pendant ce mois. Ce projet ne saurait déplaire aux enfants de Notre-Dame.

Voulez-vous que je vous raconte comment se bâtissaient de pareils monuments ? « Des hommes puissants et fiers de leur naissance, dit un témoin oculaire, accoutumés à une vie de plaisir, s'attachaient à un char et voituraient des pierres, de la chaux, du bois, tous les matériaux nécessaires à la construction. Quelquefois des milliers de personnes sont là, hommes et femmes, et tout se passe en silence.

« Quand on s'arrête dans le chemin, on prie, on parle de ses fautes, on en demande le pardon. Le prêtre engagé à apaiser les haines, à remettre les dettes, et si quelqu'un s'y refuse, on le détèle, on le chasse.

« Quand la nuit vient, on allume des cierges sur le chariot, autour des églises en construction, on veille, on chante des hymnes et des cantiques. »

Ainsi parle un témoin oculaire. « Ce mouvement, ajoute-t-il, a commencé dans le pays Chartrain ; il s'est propagé ensuite dans l'Île-de-France et par-

tout. » C'est la réalisation de la parole du Seigneur : la foi qui transporte les montagnes et sème des chefs-d'œuvre.

C'est avec une pensée de foi qu'il faut étudier nos grandes cathédrales du moyen-âge.

Tenez, que nous dit cette métropole ?

N'est-ce pas une idée de puissance, de grandeur et de majesté qu'elle réveille en nous ! Et, par là, ne dit-elle pas la puissance, la grandeur et la majesté de celle dont elle porte le nom et qu'elle veut glorifier ! Que de grâce, que de perfection dans les détails, que de délicatesse dans toutes les figures, que d'expression ! Oh ! c'est bien là le symbole de la mère du Christ dont le souvenir réveille les idées de puissance, de charme et de bonté.

Croyez bien que ce n'est pas là une interprétation arbitraire : tout cela est voulu et visé. Pour comprendre un monument où tout était allégorie, allusion, figure et calcul, comme dans les monuments de cette époque, il faut toujours dégager l'idée mère des détails et des accessoires.

On reproche parfois à l'architecte de la nouvelle église de Fourvières, à Lyon, une des plus anciennes villes consacrées à la mère de Dieu, d'avoir donné à son monument un extérieur qui réveille l'idée d'une acropole ou d'une citadelle. Cette critique est un éloge. C'est bien la pensée que le mai-



tre a voulu faire naître, une pensée de force et de puissance.

La nouvelle église de Fourvières est un *ex-voto* de la ville de Lyon, reconnaissante envers Marie qui l'a protégée contre l'invasion prussienne en 1870. Marie fut alors le boulevard de la cité : l'église de Fourvières doit rappeler ce fait et ce souvenir. Elle le fait par la masse imposante de son architecture.

Ce que l'architecte exprime par des lignes et des contours, par le marbre, le bois et la pierre, le musicien le dit par des accords et des mélodies.

Dans l'antiquité, la musique et la poésie étaient inséparables, comme deux sœurs qui ne se quittent jamais.

David chantait ses psaumes en s'accompagnant de la harpe devant Saül, ou devant l'arche d'alliance. Ainsi faisaient dans la Grèce antique le vieil Homère, et au moyen-âge, chez nous, les troubadours et les trouvères.

Ce sont deux puissants moyens de civilisation que la poésie et le chant, et ce n'est pas sans raison que la fable nous montre les bêtes fauves accessibles aux accents d'Orphée, et les pierres se mouvant aux accords d'Amphion, lorsqu'il bâtissait la citadelle de Thèbes. On a revu les mêmes prodiges au

Paraguay. Les premiers disciples des missionnaires furent quelques sauvages attirés par les sons d'une flûte, dont un père jésuite jouait sur une barque au milieu des flots.

Ah ! que la musique est belle, qu'elle est sublime quand elle chante Dieu et ses œuvres, quand elle célèbre le Christ et sa mère ! Les fugues magistrales de Bach, les oratorios d'Haydn et de Händel, les messes de Palestrina et de Mozart, les *Stabat* de Pergolèse ou de Rossini le disent mieux que tous les discours.

Quelle majesté sereine et quelles inspirations célestes dans ces mélodies grégoriennes du chant liturgique ! Quoi de plus beau, de plus grand dans sa simplicité que le chant de la Préface, du *Pater* et du *Dies iræ* !

La musique moderne a des procédés différents. Elle répond à une idée, elle est donc vraie : mais fait-elle mieux que le modeste plain-chant ? Est-elle plus sublime ? L'auteur du *Génie du christianisme* en doute.

« Pergolèse, dit-il, a déployé dans le *Stabat* toute la richesse de son art ; mais a-t-il surpassé le simple chant de l'église ? Il a varié la musique à chaque strophe, et pourtant le caractère essentiel de la tristesse consisté dans la répétition du même sentiment, et pour ainsi dire, dans la monotonie de la



douleur. Diverses raisons peuvent faire couler les larmes, mais ces larmes ont toujours une semblable amertume. Du reste, il est rare qu'on pleure à la fois pour une foule de maux et quand les blessures sont multipliées, il en est toujours une plus cuisante que les autres qui fait qu'on oublie les moindres peines ».

On ne saurait mieux dire.

Un magistrat éminent qui fréquente les exercices du carême à Notre-Dame, m'exprimait la même pensée, sous une forme différente.

« Savez-vous ce qui convertit à Notre-Dame, me disait-il ? je vais vous étonner : c'est le plain-chant. On y entend des voix chaudes, éloquentes sans doute, l'esprit est saisi ; mais c'est le plain-chant qui gagne le cœur ».

Je dirai la même chose de ces modestes cantiques populaires auxquels votre vénérable archiprêtre vous appelle à prêter votre concours. Oh ! quelle bonne pensée ! Le mois de Marie devient ainsi un spectacle saint où les yeux sont charmés, un concert pieux où les oreilles sont ravies, une école où l'esprit s'orne et s'instruit, un oratoire où l'on prie, un petit drame sacré où nous sommes acteurs réels et vivants.

Nous ne pouvons pas tous tenir le pinceau d'un Millet ou d'un Raphaël en l'honneur de la Vierge

Marie ; nous ne pouvons pas, comme Jehan de Chelles, ajouter une nouvelle porte à son église ou préluder en accords funèbres sur les strophes d'un *Stabat* : mais tous, nous pouvons venir ici nous agenouiller chaque soir et tendre des mains suppliantes vers le trône de la mère de Dieu. Tous, nous pouvons lui élever un sanctuaire dans notre cœur en imitant ses vertus et en méditant sur sa vie et ses mystères. Tous, nous pouvons apporter le concours de notre présence, de notre voix et de notre bonne volonté. Les uns peuvent ajouter à cela l'offrande du riche, les autres, l'obole du pauvre si précieuse devant Dieu.

Enfants de Notre-Dame, venez toujours en grand nombre pendant tout ce mois, acteurs vivants et agissants de ce drame sacré qui se déroule en l'honneur de Marie : inondez cet autel de lumière et de fleurs, chantez la mère de Dieu ; dites et redites sans cesse avec S. Gabriel ce mot de respect, de reconnaissance et d'amour : Je vous salue, pleine de grâce.

